

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 33

Artikel: Ces gosses !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221221>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE FERMIER POULAIN

DEPUIS qu'il était devenu — par la grâce de Mlle Regard et par nécessité budgétaire — régisseur d'un grand domaine, M. Alexandre se démenait comme un diable dans un bénitier. On le voyait parcourir la campagne à grandes enjambées, s'enfoncer dans les bois, longer les haies, couper les champs de trèfle et de luzerne puis examiner avec attention une terre fraîchement labourée. A dix heures du matin, après avoir licencié ses élèves, il descendait le raidillon et s'en allait inspecter la ferme. A ce moment de la journée, Poulain, le fermier, était généralement aux champs, si bien que le nouveau régisseur avait tout loisir pour aller, comme on dit, de la cave au grenier. Il faisait ses observations et ses remarques qu'il notait dans un petit carnet. Il notait, par exemple, l'état des récoltes engrangées, les dimensions du tas de foin et la valeur de celui-ci. Une page spéciale était réservée au chapitre « réparations » et, dans cette page il inscrivait : 1^o poutre vermoulue au galetas ; 2^o vitre cassée à l'étable ; 3^o fosse à purin trop étroite ; 4^o un plancher de fenil inutilisable, etc., etc. Ces notes, prises à la hâte, étaient relevées dans un registre spécial avec dates à l'appui et petit commentaire.

Un jour que Poulain vint chez lui pour demander des réparations à la grange et à l'étable, M. Alexandre s'empara du registre et, le mettant sous le nez du fermier, il dit :

— J'y ai songé, M. Poulain, j'y ai songé. Lisez seulement. Voici les réparations que nous comptons faire en temps et lieu !

Mais le fermier levait les bras au ciel en disant :

— Comment, c'est tout ce que vous voulez faire, en fait de réparations ? Eh bien ! autant dire que vous voulez mettre un emplâtre sur une jambe de bois !

Puis, après une pause :

— Ah ! monsieur Alexandre, on voit bien que vous n'êtes pas du métier. Vous savez apprendre à lire à nos gosses, ça c'est entendu, mais réparer une maison ! Oh ! la, la. Autrement vous auriez compris tout de suite qu'il fallait démolir la grange et l'étable pour construire des dépendances modernes avec un monte-chargé à frein automatique. Vous m'avez acheté une fauchuese, qui est la première qu'on voit dans le pays, c'est bien. Mais ça ne suffit pas. Soyez moderne jusqu'au bout, que diable !

Ahuri, le régisseur repliqua :

— Mais vous n'y songez pas ! Comment voulez-vous qu'on vous fasse une construction nouvelle à vous qui payez un fermage si dérisoire ? Jamais Mlle Regard ne consentira à de telles dépenses !

Poulain se redressa :

— Le fermage que je paie est bien assez cher ! Je voudrais vous voir à ma place ! Se lever tôt, se coucher tard, travailler sans arrêt du commencement à la fin de l'année, sans jamais avoir de jours de congé, et puis donner tout son argent à la propriétaire sans pouvoir mettre un sou à la banque. Vous trouvez cela drôle, et vous voudriez que je paie davantage ! Eh bien, il ferait peu voir !

Puis, changeant de ton :

— Tout le monde n'a pas comme vous quatorze cents francs de traitement par année avec un logement, un jardin, un plantage, un tas de bois, des cadeaux à n'en plus finir et, par dessus le marché, trois mois de vacances ! Quatorze cents francs, c'est une somme ! C'est exactement ce que je paie chaque année à Mlle Regard pour cultiver et entretenir son domaine. De plus, comme vous sortez de l'école à trois heures de l'après-midi, vous avez du temps libre pour travailler à autre chose. A l'ombre en été, au chaud l'hiver, une bonne paie, d'autres avantages, vraiment on ne peut rien souhaiter de mieux !

Poulain triomphait visiblement. Il prenait, à la fois, un air railleur et gouguenard qui avait le don d'exaspérer son interlocuteur.

Brusquement, M. Alexandre se campa devant le fermier et lui dit :

— Je pourrais, M. Poulain, vous dire, moi aussi, des choses désagréables. Je ne le ferai pas parce que je n'ai pas le temps et que je me réserve de vous confondre avec de solides preuves. Depuis plusieurs mois, je connais votre situation. Je sais comment vous travaillez et je n'ignore rien de vos bénéfices et de vos pertes. Quant à vous, il vous est impossible de savoir comment un père de famille, qui gagne quatorze cents francs par an, doit économiser pour nouer les deux bouts. Cette discussion que nous avons là ne doit pas être un motif à querelles, mais bien l'occasion de nous éclairer mutuellement sur notre situation respective.

Puis, prenant sa plume, il ajouta :

— Laissez-moi établir deux comptes que vous pourrez lire, comparer et critiquer tout à loisir. L'un sera le compte annuel du fermier, l'autre celui de l'instituteur. Ensuite, nous reprendrons cette discussion, si vous le voulez bien.

Poulain rentra chez lui aussi fier qu'un député qui vient de faire tomber le ministère. A sa femme qui repiquait des salades, il déclara :

— Cette fois, il m'a entendu !

Et il se mit à raconter sa conversation avec le régisseur.

Quand il eut fini de parler sa femme lui dit :

— Ah ! mon pauvre ami, tu te crois bien malin ! Eh bien, veux-tu que je te le dise, tu as perdu une belle occasion de te taire ! Tu devrais pourtant bien savoir qu'on prend plus facilement les mouches avec du miel qu'avec du vinaigre.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? répondit le fermier en se rapprochant.

— Ce que je veux dire, ajouta-t-elle en se redressant, c'est que tu n'obtiendras jamais tes réparations en disant des méchancetés au régisseur !

— Des méchancetés ?

— Mais oui ! En somme, tu lui as dit qu'il était payé pour ne rien faire, qu'il était à l'ombre en été, au chaud l'hiver et jouissait de trois mois de vacances. Est-ce qu'on dit des choses pareilles, voyons ? On se borne seulement à les penser.

Huit jours plus tard le régisseur entra brusquement chez le fermier Poulain. Tout le monde était à table.

— Une tasse de café, M. Alexandre ? dit Mme Poulain, sur le ton le plus aimable.

— Oh ! ce n'est pas de refus.

On l'installa au haut de la table. On lui donna — luxe inusité — une assiette pour manger son pain et son fromage, tandis que patrons, enfants et domestiques coupaiient leur fromage à même la table.

Le repas terminé, M. Alexandre tira de sa poche deux feuilles de papier margées de rouge, sur lesquelles des chiffres étaient alignés en bon ordre.

— M. Poulain, voilà le compte que je vous ai promis d'établir. Voulez-vous le parcourir ?

L'homme et la femme se penchèrent sur le papier. Ils lurent ces mots, écrits en belle ronde : « Compte annuel d'un fermier » et « Compte annuel d'un instituteur ». La femme branlait la tête en signe d'acquiescement, cependant que Poulain, de temps à autre, avait un geste de doute en montrant certains chiffres. Comme la fermière ne tenait pas à engager une nouvelle conversation sur ce sujet, elle pinçait, chaque fois, son mari pour l'inviter à se taire.

Quand elle eut vérifié les additions et les balances, elle déclara :

— Oh ! moi, je vous crois sans peine, M. Alexandre. Vous avez une rude tâche, ça c'est sûr. C'est comme nous : on trime tant que le jour est long et il ne nous reste pas un sou à la fin de l'année.

— Pardon, Mme Poulain, d'après mes comptes, il vous reste quelque chose.

— Oh ! si peu.

— Tandis qu'à moi, il ne reste rien, rien que des dettes !

Poulain, qui n'avait rien dit, releva la tête et,

en rendant les feuilles à M. Alexandre, il ajouta :

— Oui, oui, ces comptes sont justes, il n'y a rien à repiper, seulement, voilà... nous... on tra-vaille !

Jean des Sapins.

Ces gosses ! — Un vieux monsieur, assis sur un banc, sur une de nos promenades, s'étonne, puis s'importe de voir un bambin planté devant lui et qui le regarde avec une instance singulière.

— Eh ! petit, que fais-tu là ? demande-t-il. Pourquoi ne vas-tu pas jouer avec tes camarades ?

— J'attends, m'sieu.

— Quoi donc ?

— Que vous vous leviez.

— Que je me lève ?

— Oui, m'sieu. On a repeint le banc ce matin. Je veux voir l'effet.

UNE IDYLLE DE LA FÊTE

GUELLE était donc gentillette, cette petite vendueuse de médailles de la Fête des Vignerons !

Toute menue dans son costume vaudois, il émanait de tout son être une impression de joie aimable. Avenante, elle souriait d'un sourire gentil, malicieux un peu. Cette malice s'affirmait par l'éclat de deux grands yeux noirs, avivés encore par l'ombre portée par les dentelles de la coiffure.

Elle allait de l'un à l'autre offrir sa marchandise : « Une médaille, monsieur, un beau souvenir de la fête ?... Une petite, une grande ? »

Dès qu'elle fut devant lui, qu'il eut vu les yeux noirs fixés sur lui, Arsène Badaud resta sidéré, en une extase subite, foudroyante.

Timide à l'excès, vivant seul, par crainte son prochain, Arsène Badaud n'avait jamais vu, certainement de tels yeux et un tel sourire de si près. Les filles, de tout temps, l'avaient effrayé et plus encore les jolies filles ! Et celle-ci l'était, jolie ! La vendueuse dut répéter son offre : « Une jolie médaille, monsieur ? »

Arsène eut à peine la force de bégayer : « Com-bien ? »

— Un franc, monsieur, et cinq les grandes !

Fébrile, il se fouilla, sortit son porte-monnaie et prit une médaille de chaque module avec l'air convoiteur et inquiet du bibliophile qui déniche un exemplaire unique. Elle souriait toujours gentiment. Un sourire, pareil, à lui ! Arsène ébloui, la regardait comme une autre médaille, puis fit demi-tour et s'éloigna. S'enfuit plutôt bouleversé, le cœur aux cent coups.

Il n'avait pas besoin de s'interroger ; d'emblée il avait reconnu le sentiment qu'il avait toujours ignoré et cette révélation de l'amour lui fut cruelle et douce.

Frénétique, il allait à grands pas, ayant tout oublié et où il se rendait et ce qu'il faisait là, dans ce Vevey ensoleillé et grouillant de gens heureux. Le barrage établi sur le parcours du cortège le ramena au réel et force lui fut de s'immobiliser. Mais, intérieurement, il bouillait.

Pendant tout le défilé et bien qu'il voulût admirer de toute son âme, entre le spectacle et lui, une coiffe noire s'interposait, surmontant deux yeux de braise et un sourire d'ange. Car c'était un ange, à coup sûr.

Chance improbable à la cantine où il se rendit ensuite, il retrouva sa Vaudoise et, pour la première fois audacieux, il causa. On lui répondit, en souriant toujours et, quelques minutes durant, Arsène conut le bonheur. Trop brève entrevue, mais si riche en émotions !

Nouvelle chance ! L'heureux Arsène retrouva sa Dulcinée quelques jours plus tard pendant la fête vénitienne.

La vente chômaït, chacun scrutait le large attendant d'autres beautés encore à admirer ! La vendueuse, éreintée, sans le vouloir, se laissait aller un peu contre Arsène, heureuse d'avoir, un moment, un appui. Et, confiante, elle bavarda. Arsène sut ainsi, à peu près, son horaire et son itinéraire journaliers. Dès lors, il fut facile de susciter des hasards et de provoquer des rencontres. Chaque fois, on causait un moment, oh ! une minute, la vente absorbant tous les instants de la vendueuse, mais cela suf-